HAL
open science

Alger, 1830-1980 : chronique d'une historiographie en construction

Nabila Chérif

To cite this version:

Nabila Chérif. Alger, 1830-1980 : chronique d'une historiographie en construction. Perspective - la revue de l'INHA : actualités de la recherche en histoire de l'art, 2017, 2, pp.131-152. 10.4000/perspective.7596 . hal-01983497

HAL Id: hal-01983497

https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-01983497

Submitted on 16 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Perspective
Actualité en histoire de l'art

2 | 2017
Le Maghreb

Alger, 1830-1980 : chronique d'une historiographie en construction

Algiers, 1830–1980: Chronicle of a Historiography Under Construction
Algier, 1830-1980: Chronik einer sich Aufbau befindenden Historiographie
Algeri, 1830-1980: cronaca di una storiografia in costruzione
Argel, 1830-1980: crónica de una historiografía en construcción

Nabila Chérif

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/perspective/7596
DOI : 10.4000/perspective.7596
ISSN : 2269-7721

Éditeur
Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2017
Pagination : 131-152
ISBN : 9782917902394
ISSN : 1777-7852

Référence électronique
Nabila Chérif, « Alger, 1830-1980 : chronique d'une historiographie en construction », *Perspective* [En ligne], 2 | 2017, mis en ligne le 30 juin 2018, consulté le 13 novembre 2018. URL : http://journals.openedition.org/perspective/7596 ; DOI : 10.4000/perspective.7596

Nabila Chérif

Alger, 1830-1980 : chronique d'une historiographie en construction

Le début des années 2000 marque un tournant important dans la politique algérienne de réhabilitation du bâti hérité de la période coloniale. À Alger, les réalisations architecturales et urbanistiques françaises qui forment une part importante du paysage de la ville montrent des signes de grande vétusté et de vulnérabilité. Leur prise en charge a été inscrite dans les priorités du Plan directeur d'architecture et d'urbanisme (PDAU 2000-2029) qui définit un programme d'interventions et de protection. Les nombreuses opérations de réhabilitation lancées dans ce cadre ont été un formidable levier à l'investissement de la recherche universitaire sur l'architecture et l'urbanisme de la ville produits durant la période française. À cet égard, deux évènements consécutifs et fondateurs ont fait date : le colloque « Alger : lumières sur la ville », qui s'est tenu à Alger en 2002 et l'exposition « Alger : paysage urbain et architectures, 1800-2000 », organisée à Paris et qui a donné lieu à la publication d'un ouvrage collectif réunissant plusieurs travaux de chercheurs d'horizons et de disciplines différents[1] (CHABBI-CHEMROUK *et al.*, 2002 ; *Alger : paysage urbain…*, 2003). Les contributions rassemblées à ces occasions, sans avoir la prétention d'offrir un bilan historiographique exhaustif, ont revisité et renouvelé, par leur travail sur les archives, les postures épistémologiques mêmes de la recherche dans ce domaine, et ont ouvert le champ à de nombreuses pistes qui concernent aussi bien la formation et le développement des projets qui ont façonné la ville et le contexte de leur production que l'interprétation et la réception dans l'histoire contemporaine des idéologies, philosophies et politiques qui les ont engendrées.

En 2005, dans le cadre du programme « Patrimoines partagés » d'Euromed-Heritage[2], la recherche sur l'histoire urbaine et architecturale d'Alger s'est enrichie d'un répertoire bibliographique construit au sein d'un vaste inventaire de travaux sur les villes et architectures des anciens terrains coloniaux (XIXe-XXe siècles) qui, au-delà de présenter des notices exclusivement occidentales, a intégré plus largement la production académique locale repérable notamment dans certains catalogues du réseau des centres de recherche français à l'étranger[3]. Aiche Boussad et Farida Cherbi, qui analysent le corpus bibliographique constitué, esquissent un premier essai historiographique sur la perception et l'appréciation des « savoirs et des savoir-faire» en jeu dans les différentes phases de production de la ville et de son cadre bâti (AICHE, CHERBI, 2005, p. 103-114). Aujourd'hui, en Algérie, et après deux décennies de recherche sur la place de l'architecture et de l'urbanisme produits en situation coloniale, l'heure est au discours sur la patrimonialisation de certains fleurons architecturaux de cette période qui s'imposent par

Nabila Chérif est architecte des sites et monuments historiques et docteur en histoire de l'art de l'université Paris-Sorbonne. Elle est maître de conférences HDR à l'École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger (EPAU), directrice du laboratoire Ville, Architecture et Patrimoine (LVAP-EPAU) et responsable de la formation doctorale « Patrimoines et cadre bâti ancien » à l'EPAU.

1. Marius Toudoire et Jules Voinot, Grande poste d'Alger, 1907-1910.

leur qualité esthétique exceptionnelle comme par leur place dans la mémoire affective des Algérois : La Grande Poste de Marius Toudoire et Jules Voinot, 1907 (**fig. 1**) ; les anciennes Galeries de France converties en Musée national d'art moderne et contemporain d'Alger de Henri Petit, 1909 ; la Faculté centrale d'Alger de Henri Petit, 1889. Ce processus de reconnaissance, au titre de patrimoine national, de l'héritage bâti lié à la période coloniale, même s'il demeure encore problématique, semble engagé, tout au moins sans réelle ambiguïté, dans les milieux de la recherche universitaire qui enregistrent, en particulier pour les dix dernières années, un accroissement considérable de travaux monographiques sur l'histoire de l'art, de la ville et de l'architecture algéroise des XIXe et XXe siècles, explorant les formes de production de l'espace urbain et des objets architecturaux et axés le plus souvent sur l'analyse des politiques urbaines ou sur les formes du pouvoir colonial et ses impacts sur la question esthétique.

D'El-Djazaïr à Alger : « rapport de force dans la Casbah » (1830-1860)

Les travaux d'aménagement urbains et architecturaux réalisés dans les premières années de la conquête ont été analysés et décryptés selon deux angles d'approche. Le premier aborde la perception et les représentations de la ville et de son architecture par les hommes de l'art (artistes, architectes et ingénieurs) qui ont participé aux missions de l'exploration scientifique de l'Algérie. Le second s'intéresse à l'œuvre du génie militaire français, principal acteur en charge de l'appropriation de l'espace urbain, en étudiant les idéologies politiques et culturelles sous-jacentes à ses démarches, les savoir-faire techniques qu'il met en œuvre dans la maîtrise et la sécurisation des territoires et enfin les adaptations et conformations qu'il opère sur les établissements urbains préexistants ou nouvellement créés. Plus récemment, dans le sillage des écrits de Jacques Berque de 1978, une troisième voie de réflexion sur l'histoire coloniale, englobant les questions des mécanismes et modes de domination des institutions politiques et culturelles au centre desquelles se construisit la ville française, a été empruntée par Isabelle Grangaud et M'hamed Oualdi qui, sous le prisme d'une démarche historiographique symétrique et « non dichotomique », proposent des lectures du temps et de l'espace colonial intégrant « les dynamiques passées et nationales » (Berque,1978 ; Grangaud, Oualdi, 2014).

Les travaux de Nabila Oulebsir puis d'Ahmed Koumas et Chehrazade Nafa, qui relèvent de la première approche, livrent à l'historiographie des éléments de compréhension du regard porté par les premiers architectes européens sur le cadre bâti de la ville au moment de la conquête du pays. En analysant les parcours de deux d'entre eux, Amable Ravoisié (1801-1870), missionnaire de l'exploration scientifique de l'Algérie (entre 1839-1842) et Edmond Duthoit (1837-1889), fonctionnaire au sein du premier service des Monuments

historiques à partir de 1872, ces auteurs montrent « leur contribution à la constitution d'un savoir historique et archéologique » sur les monuments et sites antiques et médiévaux de l'Algérie (OULEBSIR, 1994, p. 57-97 ; KOUMAS, NAFA, 2003, p. 197). Dans sa thèse, Nabila Oulebsir analyse en outre le transfert des méthodes et procédés de conservation que les travaux de ces architectes ont permis de mettre en œuvre, notamment leur impact sur « la genèse et la formation d'une conscience et d'un discours sur le patrimoine », aspect déterminant dans la construction d'une nouvelle esthétique architecturale locale au début du XXe siècle (OULEBSIR, 2004, p. 162-164 ; p. 251-259).

Durant les premières décennies de la présence française, les architectes explorent et étudient les villes et les architectures algériennes mais ne construisent que très peu. Ce sont en général les ingénieurs du génie militaire qui ont la tâche d'organiser le territoire et la construction des villes et infrastructures pour l'accueil des troupes armées et des populations européennes. Les travaux de recherche qui analysent l'œuvre du génie militaire sont nombreux. Xavier Malverti examine les outils mobilisés par ces ingénieurs et leur savoir-faire dans le dessin des villes. Les plans de villes qu'ils conçoivent découlent d'une démarche issue de « l'école de la fortification permanente », comme le souligne l'auteur, mais également « du principe de la régularité et de l'ordre géométrique propices aux conditions d'hygiène, de fonctionnalité et de sécurité » (MALVERTI, 1994, p. 231-235). Ces principes trouvent leurs applications, avec des adaptations à la spécificité du lieu, dans le cas des premières interventions militaires sur la structure de la ville précoloniale d'Alger. La vieille Casbah, héritée de la période médiévale et ottomane, est en l'espace de trois décennies (de 1830 à 1860) phagocytée par le nouvel Alger européen aux allures d'un « Paris très chaud », contrastant ainsi avec l'image de « la ville orientale, hybridation de Constantinople ou de Zanzibar », imaginée par certains voyageurs, comme le souligne Christine Peltre, qui décrypte, quant à elle, les témoignages de l'iconographie et de la littérature du début du XIXe siècle (PELTRE, 2003, p. 126). Plusieurs travaux sur l'urbanisme colonial algérois des premières décennies françaises étudient les mécanismes et modalités suivant lesquels la structure de la ville française prend forme. Les thèses de Federico Cresti et de Maouia Saidouni se rejoignent pour décrire « un rapport de force et un affrontement » entre la vieille Casbah et la ville nouvelle qui tente de s'installer dans « ses entrailles » (CRESTI, 1982 ; SAIDOUNI, 1995). Les percements de voies et de places dans le tissu de la ville d'époque ottomane ainsi que les plans d'alignement et rectification de la structure urbaine opérés dès 1832, avec leurs lots de destructions, dessinent progressivement une nouvelle forme urbaine par la force d'un processus de « substitution immobilière, justifié autant par des considérations militaires et pratiques de circulation qu'hygiénistes appuyées sur les décrets du préfet Haussmann relatifs aux rues de Paris » (CRESTI, 1982, p. XXII). C'est également sur la comparaison avec la capitale de la métropole française, « Paris, modèle culturel universel », que se fonde l'analyse de Jean-Jacques Jordi sur les mutations urbaines de la vieille ville au lendemain de la conquête. Pour l'auteur, Alger se construit comme « un archétype de la ville française hors de France, selon un modèle d'urbanisme de style militaire fondé sur le principe d'accessibilité » (JORDI, 1998, p. 30-31).

Mais si la plupart des travaux de recherches urbaines abordent la transformation et la nouvelle configuration de la ville sous le prisme des démolitions et restructurations à des fins essentiellement militaires, certains auteurs développent un discours plus nuancé sur l'œuvre du Génie. Aleth Picard, qui juge son action pour la protection de la ville trop timide, note toutefois la connaissance précise de ses ingénieurs (sur les plans historique, géographique et culturel) de l'espace sur lequel ils interviennent, et l'influence qu'elle exerce sur les projets qu'ils réalisent (PICARD, 1994, p. 122). En ce début de présence française en Algérie, les architectes du service des bâtiments civils, institution au « statut d'exception sous la tutelle du ministère de la Guerre », sont aussi les protagonistes d'une architecture adaptée au contexte algérois qui

accompagnent, entre 1843-1872, les militaires dans la transformation et la construction de la ville. Les travaux de Stéphanie Burth-Levetto montrent qu'au sein de ce service, la question de la création architecturale pour l'Algérie prend en compte les contraintes géo-climatiques et culturelles et conduit à l'élaboration d'un cadre référentiel de « types architecturaux extensibles » propres au pays (Burth-Levetto, 1994, p. 137-150).

Des recherches récentes menées durant la décennie des années 2000 explorent plus en détail la question de la pratique de l'urbanisme sous l'autorité militaire assistée par le service des bâtiments publics. Rachid Ouahes, qui se penche sur la période 1830-1860, développe la thèse selon laquelle « la structure de la ville s'est dessinée dans la dialectique de l'offensive libérale portée par le projet civil des promoteurs et spéculateurs de l'immobilier et du foncier et la résistance et l'opposition, d'autre part, des militaires qui ont le plus souvent joué le rôle de défenseurs du principe de la conservation du domaine immobilier, aussi bien dans un esprit d'utilité pratique favorisant l'utilisation de l'existant, que dans celui d'un respect de la propriété indigène » (Ouahes, 2008, p. 11-12). À Alger, aurait été mis en place très tôt « un urbanisme fondé sur le caractère de "l'informe" qui résulte du subtile et libre jeu d'interprétation et de contournement, par les militaires et les civils, dans l'application des codes et de la législation régulatrice, des pratiques urbanistiques expérimentées en Europe » (Ouahes, 2008, p. 530). Saïd Almi, pour sa part, tout en confirmant le rôle combiné des militaires et des civils dans l'aménagement de la ville, défend la thèse selon laquelle sa conception, sa gouvernance et son administration ont été très tôt traversées par les idéologies du saint-simonisme et du fouriérisme. La première, comme le souligne l'auteur, « présente dans une frange des ingénieurs de l'armée, prône l'organisation de "ce qui est" et repose sur le principe de l'association et du syncrétisme culturel tandis que la seconde, répandue aussi bien dans les milieux des militaires que dans ceux des colons qui construisent, propose de "créer ce qui n'existe pas" en se basant sur le principe de l'assimilation » (Almi, 2003, p. 25-55).

Contrairement à la question de l'urbanisme algérois durant le Second Empire et la Troisième République, qui a fait l'objet d'un intérêt permanent chez les historiens, architectes et urbanistes, les travaux sur la construction et l'architecture de cette période sont à la fois rares et récents et ne permettent pas encore de produire des synthèses significatives. Les premières manifestations de l'architecture française sont perceptibles dans les transformations, remaniements et adaptations opérés sur les édifices de prestige d'époque ottomane occupés par les différents corps militaires français et sur lesquelles quelques études monographiques se sont penchées, à l'instar des palais Aziza, Hassan Pacha ou Mustapha Pacha, lieux de résidence et d'exercice du pourvoir ottoman[4] (Drioueche, 2002 ; Benouniche, 2012 ; Touaright, 2003 ; Bué-Vidal, 2012 ; Chérif *et al.*, 2013). Outre l'éclairage qu'apportent ces travaux sur l'histoire de ces édifices, ils renseignent, pour certains d'entre eux, sur les intentions et les partis pris des projets des premiers architectes français qui les ont transformés et qui ont été confronté au difficile exercice de conciliation entre les formes et les organisations des architectures locales et leur adaptation à de nouveaux usages et codes esthétiques européens.

L'architecture des premiers immeubles français construits dans la partie basse de la ville, le long des rues et places créées ou transformées par le génie militaire a été, quant à elle, étudiée sous l'angle de la reconnaissance des courants et des styles architecturaux qui la caractérisent. Les désignations stylistiques attribuées aux édifices de la première moitié du XIXe siècle sont associées, par la majorité des auteurs, aux courants académiques de l'architecture métropolitaine. Ils identifient des variantes d'écritures néo-classiques et éclectiques adoptées par les acteurs de la construction qui se réfèrent à la position de l'Académie des beaux-arts de Paris, « lieu de la haute autorité architecturale française » (Baba Ahmed-Kassab *et al.*, 2004 ; Bacha, 2012 ; Petruccioli, 1992 ; Piaton *et al.*, 2016 ; **fig. 2**). En marge de ces thèses globalisantes sur l'esthétique architecturale de la période, une école de la monographie architecturale

consacrée aux édifices français des XIXe et XXe siècles mène actuellement à Alger des travaux exhaustifs de nature à offrir une connaissance précise et un éclairage historique renouvelé sur la production du cadre bâti[5]. Cette grande entreprise a été commandée autant par les exigences d'une actualité urgente liée aux opérations de réhabilitation menées par la Ville d'Alger que par un projet à moyen terme visant à une patrimonialisation raisonnée de ces architectures. Réalisés dans ce cadre, les travaux de Asma Hadjilah sur l'architecture des premières percées françaises (rues Bab el-Oued et Bab Azoun, **fig. 3**) ont montré, outre l'idée globale de l'existence d'un transfert de modèles de la métropole et leur domestication à Alger, la présence aussi de cas d'hybridation et de juxtaposition architecturales avec « les formes résistantes locales issues du substrat d'époque ottomane » (HADJILAH, 2014). Dans une optique de recherche appliquée aux projets de réhabilitation en cours des immeubles d'Alger, d'autres études récentes ont exploré la question de l'art de bâtir à Alger au XIXe siècle. Elles ont montré que, bien que d'essence européenne par certaines techniques de mise en œuvre importées, cette architecture perpétue des savoir-faire traditionnels en usage dans la vieille ville. Deux facteurs majeurs l'expliquent : d'une part, la présence d'une main d'œuvre locale organisée au sein de corporations de métiers très structurées héritées de la période ottomane et, d'autre part, l'exploitation par les maîtres artisans autochtones des matériaux issus de carrières anciennes, intégrées au domaine de l'État français dès 1830 (BABA-AHMED *et al.*, 2013 ; CHÉRIF, 2013 ; HADJILAH, 2015).

2. Charles Mathurin Guérin Claudel et Pierre-Auguste Guiauchain, cour intérieure du Lycée Émir Abdelkader (ex-Bugeaud), 1862-1868.

3. Immeubles français de la rue Bab Azoun au milieu du XIXe siècle, carte postale, collection particulière.

Alger à la Belle Époque : le modèle haussmannien à l'épreuve (1860-1930)

Si les efforts des autorités militaires se sont concentrés sur les interventions à l'intérieur de la vieille ville jusqu'en 1850, ils se déploient désormais aussi à l'extérieur, au-delà du vieux rempart oriental, pour la construction de nouveaux quartiers européens, puis d'une nouvelle ville juxtaposée à l'ancienne, devenue insuffisante et totalement inadaptée au dessein d'une grande capitale. Durant cette période de près d'un demi-siècle, à la faveur d'un retrait des acteurs militaires dans les affaires liées à l'aménagement et la construction de la ville, l'administration civile prend les commandes pour piloter la création, puis le développement de la nouvelle ville française. Cette phase fondatrice de l'histoire urbaine algéroise, sur laquelle plusieurs auteurs ont orienté leurs recherches, correspond à la naissance, puis à la diffusion, de l'urbanisme en France et à sa reconnaissance en tant que science de l'aménagement des villes. Zohra Hakimi examine les politiques urbaines, les projets

et programmes formulés par les architectes-urbanistes français pour Alger entre 1848 et 1958 comme exemple d'un urbanisme français « hors de France », en particulier les différents projets (proposés, réalisés ou non) pour la nouvelle ville de la seconde moitié du XIXe siècle (HAKIMI, 2011, p. 19-44). En entreprenant l'analyse des plans d'aménagement comme des « matériaux historiques », l'auteur éclaire les mécanismes de modernisation de la ville ancienne, les règles de composition de la nouvelle et la réglementation urbanistique issue des théories métropolitaines qui influent sur son organisation et son développement (HAKIMI, 2005, p. 59-81). À une autre échelle, les travaux de Nadia Hamzaoui-Balamane, menés sur les quartiers français composant les faubourgs sud de la vieille Casbah (l'Agha ou Mustapha) formés au sein des lignes d'orientation des plans d'aménagement de la seconde moitié du XIXe siècle, explicitent les logiques topographiques d'implantation urbaine au regard des structures préexistantes de la période ottomane. Les analyses de l'auteur évaluent en outre le degré d'opérationnalité des réglementations métropolitaines en matière de régulation du foncier (entre domaine public et privé) transposées au cas précis d'Alger (HAMZAOUI-BALAMANE, 2012).

C'est durant la période 1860-1930 que s'est construit de façon durable le paysage architectural de la ville française d'Alger. L'avènement de la Troisième République en 1870 et le passage du régime militaire à un régime civil ont favorisé l'émergence d'une pléiade d'architectes qui, par leurs œuvres, bâtiments et ouvrages publics ou constructions privées, entreprennent « l'hausmannisation du paysage urbain ». Le recours systématique aux modèles parisiens dans la production du cadre bâti conduit à s'interroger sur l'origine, la formation et le parcours de ces hommes largement occultés par la littérature scientifique, contrairement à leurs homologues qui ont marqué l'architecture moderne algéroise de la première moitié du XXe siècle. La thèse récente de Malik Chebahi, qui traite de l'enseignement de l'architecture à l'École des beaux-arts d'Alger entre 1909 et 1962, aborde cette question en mettant en lumière, en marge de la problématique des modalités de réception et d'appropriation, dans le contexte algérois, des modèles métropolitains de formation, les architectes « oubliés » de cette période à partir d'un travail d'inventaire des fonds d'archives conservées en France et en Algérie et dans les organes de publication professionnels (CHEBAHI, 2013 ; PIATON, CHEBAHI, 2016, p. 31-49). L'auteur montre que, jusqu'au tournant du XXe siècle, « l'environnement professionnel des architectes est étroitement lié aux milieux entrepreneuriaux et politiques » et qu'à Alger s'est instaurée « une forte dichotomie dans l'accès à la commande » entre, d'un côté, le groupe restreint des architectes du gouvernement, formés à l'École des beaux-arts de Paris, auxquels étaient réservés les grands projets publics, et, de l'autre, les maîtres d'œuvre, architectes, ingénieurs ou géomètres de « second plan, diplômés à Alger ou autodidactes, aux parcours plus éclectiques », auxquels étaient confiés les projets privés et communaux et qui étaient les auteurs de la plus grande partie des immeubles résidentiels de la ville (PIATON, CHEBAHI, 2016, p. 31-49).

Plus facilement repérables par leurs productions publiques à Alger et par leur parcours dans les grands ateliers de l'École des beaux-arts de Paris, quelques-uns des architectes les plus emblématiques de cette période (Albert Ballu, les Guiauchain – Pierre Auguste, Georges et Jacques – et Henri Petit), auxquels la ville doit la construction de grands bâtiments publics, ont fait l'objet de monographies récentes au sein du laboratoire LVAP de l'EPAU (ALLICHE, 2017 ; LAMMALI, 2016 ; DIF, 2015). La recherche sur les immeubles de rapport produits en très grand nombre entre 1860 et 1930 dans les quartiers français des faubourgs sud (Agha-Mustapha) et nord (Bab el-Oued), offre quelques travaux originaux qui expliquent les formes de transposition et d'adaptation des modèles métropolitains haussmanniens. Attilio Petruccioli est l'un des premiers auteurs à élaborer une typologie des immeubles de rapport algérois construits entre 1830 et 1930, qu'il discute à la lumière des phases d'évolution de la ville

4. Frédéric Chassériau, ensemble du boulevard du front de mer Zirout Youcef (ex-Impératrice Eugénie), 1850-1865.

et de la réglementation urbaine et architecturale française (PETRUCCIOLI, 1993, p. 33-50). Plus récemment, et dans le cadre d'une vaste opération de réhabilitation du premier noyau de la ville française (quartier Ben Mhidi-Tanger, ex Isly), dont la stratification historique couvre une période allant de la seconde moitié du XIXe siècle au centenaire de la présence française en Algérie, des analyses typo-morphologiques plus détaillées ont permis d'identifier les mécanismes d'adaptation et de domestication des modèles architecturaux haussmanniens dont ils sont les héritiers (BABA-AHMED *et al.*, 2013 ; BERNOU, 2014). Ces études montrent que c'est en effet dans les rapports à la forme urbaine, aux contraintes de la topographie du site et aux types et modalités de construction qu'il est possible de situer et d'évaluer l'originalité des variantes locales de l'architecture des immeubles de rapport algérois.

Vue sous l'angle des styles et des courants architecturaux, la production architecturale algéroise entre 1860 et 1930 est incontestablement la plus riche de toute la période coloniale mais elle n'a paradoxalement été investie que très modestement par la recherche. Il existe néanmoins quelques ouvrages généraux sur l'architecture de la ville française qui donnent à voir un large panorama d'édifices documentés par des notices historiques plus ou moins élaborées dévoilant l'identité des architectes et exposant les grands traits et les filiations stylistiques de leurs œuvres (BABA AHMED-KASSAB *et al.*, 2004 ; BACHA, 2012 ; PIATON *et al.*, 2016). Le courant néo-classique prôné par l'Académie des beaux-arts de Paris s'érige en modèle dominant dans les principaux édifices publics de la ville, à l'instar de l'imposant ensemble du boulevard du front de mer (boulevard de l'Impératrice Eugénie, actuel Zirout Youcef) dessiné par l'architecte Frédéric Chassériau entre 1850 et 1860 **(fig. 4)**. Federico Cresti nous offre une étude détaillée de l'impact que cet ouvrage a eu sur le paysage architectural de la ville (CRESTI, 2003, p. 64-87). À contresens du classicisme académique, l'éclectisme Beaux-Arts est le style architectural le plus courant dans l'Alger de la fin du XIXe siècle jusqu'au début du XXe siècle. Il est pour cette période, qualifiée *a posteriori* de « Belle Époque algéroise »,

5. Le boulevard Khemisti (ex-Laferrière), fin du XIXe – début du XXe siècle.

l'étendard d'un essor économique important qui attire des capitaux considérables investis dans l'immobilier. Ses plus beaux fleurons ont été élevés sur le boulevard Laferrière (actuel Khemisti) qui marque, à la fin du XIXe siècle, le nouveau centre de la ville **(fig. 5)**. Les architectes promoteurs européens redoublent d'imagination, dans le cadre d'une profusion de commandes privées mais aussi publiques, pour proposer de multiples écritures architecturales croisant et superposant les éléments inspirés de plusieurs vocabulaires historicistes. Les variations et les singularités de l'éclectisme architectural algérois sont décryptées dans quelques études qui, en analysant les éléments architecturaux et registres décoratifs qui les caractérisent, renseignent sur la question des technologies et matériaux de construction utilisés et sur les entreprises et artisans du bâtiment qui les ont transférés de la métropole vers Alger (ZENGADI, 2016 ; HIMEUR-DJALAL, 2014 ; BELOUCHRANI, 2017).

L'un des styles architecturaux de la Belle Époque algéroise pour lequel la recherche est la plus prolifique est incontestablement le style néo-mauresque. Le contexte du début du XXe siècle durant lequel il a été promu en style officiel, de même que ses significations politiques et culturelles, sont longuement discutés dans les travaux de Nabila Oulebsir (OULEBSIR, 2003 et 2004). L'auteure, qui analyse les usages du patrimoine en Algérie à travers les politiques culturelles coloniales, montre notamment comment la question de l'appropriation du patrimoine local, dans ses dimensions arabe, berbère et mauresque, a été transposée, par un jeu de conjonctures et d'acteurs, de la sphère « des savoirs constitués » sur l'histoire et la culture de l'Algérie à la scène « des applications pratiques » dans la production matérielle artistique et architecturale (OULEBSIR, 2004, p. 234). Mais « la mise en scène du patrimoine mauresque » est bien antérieure à l'action de l'administration coloniale du XXe siècle, comme le montre Nabila Chérif. Les prémices de ce style sont en effet visibles dans l'œuvre des architectes diocésains qui construisent les premières églises à Alger au cours de la première moitié du XIXe siècle (la cathédrale Saint-Philippe [**fig. 6**] et l'église du Mont Carmel d'el-Biar). Le cadre référentiel de l'orientalisme mis en jeu dans ces édifices est large et transrégional et donne à lire une juxtaposition de formes et d'expressions esthétiques puisées aussi bien dans le Proche-Orient arabe et égyptien que dans l'aire culturelle hispano-mauresque (CHÉRIF, 2014). D'autres chercheurs signalent quelques expérimentations néo-mauresques dès les années 1840 et jusqu'au Second Empire et, bien que les projets en question n'aient pas été pour la plupart réalisés, ils attestent l'existence d'un débat sur la place et les usages possibles des styles locaux dans les architectures européennes de la ville (PIATON *et al.*, 2016, p. 58-61). C'est sous la houlette du gouverneur Célestin Jonnart (1900-1901 ; 1903-1911 ; 1918-1919), et dans le contexte des célébrations du centenaire de la présence française en Algérie, que la modernisation et l'embellissement affichés par les bâtiments publics de style néo-mauresque trouvent leur légitimité. Les recherches qui ont été consacrées à ces édifices examinent autant leurs singularités, les filiations et les significations de leurs compositions et expressions architecturales que les parcours et les démarches des architectes qui les ont dessinés (**fig. 7** ; SAMAR, 2004 ; HORRA, 2015 ; AZIL, 2016).

La mode du style néo-mauresque n'a pas épargné l'architecture des immeubles de rapport européens construits dans les années 1920-1930. Rymel Ould Ali-Hammoudi, qui explore l'incursion des formes orientalistes et arabisantes dans cette catégorie d'édifice, montre que les formes et les variations du néo-mauresque répertoriées n'ont pas d'équivalent dans l'architecture des bâtiments publics. Héritées de l'architecture locale (andalouse, ottomane et arabe médiévale), elles se déclinent selon plusieurs nuances, allant de la reproduction intégrale des éléments du répertoire de référence à des citations-interprétations ponctuelles, jusqu'à des recompositions conceptuelles portées par la rationalité d'une géométrie recherchée qui aboutit aux premières manifestations de l'Art déco (OULD ALI-HAMMOUDI, 2014). Le succès rencontré par ce dernier style à Alger, durant les années 1920-1940, est sans doute dû à l'esthétique

6. L'actuelle mosquée Ketchâwa (alors cathédrale Louis-Philippe), façade d'Albert Ballu, 1844-1890, sur une carte postale de 1899, Washington, Library of Congress, Prints and Photographs Division, Photochrom Prints Collection.

7. Henri Petit, siège de la Dépêche algérienne, 1904-1906.

moderne d'avant-garde aux lignes de plus en plus épurées et géométriques qui tranche avec les formes de l'éclectisme dominant de la ville. La thèse que Aiche Boussad consacre à l'architecture de cette période lui accorde une large place, s'attachant à identifier et à interpréter ses différentes expressions dont la tendance la plus tardive, sous l'influence du rationalisme structurel des frères Perret, présents à Alger au début du XXe siècle, bascule irréversiblement dans un univers esthétique moderne (AICHE, 2008 et 2011a).

Alger, laboratoire de la modernité

Au tournant du XXe siècle, l'expansion urbaine par « plans d'extension successifs » ne suffit plus à contrôler le développement d'une ville qui s'étend au nord, au sud et à l'ouest de la vieille Casbah et dont le centre s'est déjà plusieurs fois déplacé (de la place du Gouvernement à la place Bugeaud du quartier d'Isly, puis à nouveau au boulevard Laferrière, autour de l'immeuble de la Grande Poste). L'ère de la planification urbaine s'impose à une ville désormais érigée en capitale économique de première importance sur la Méditerranée, d'autant qu'elle ne possédait, jusque-là, aucun cadre normatif pour réguler son expansion frénétique. Les instruments urbanistiques qui se succèdent pour contrôler et maîtriser la croissance d'Alger sont analysés par Saïd Almi et Zohra Hakimi. L'urbanisme de régulation, œuvre des deux architectes-urbanistes René Danger puis Henri Prost, fait autorité durant l'entre deux-guerres (1929 et 1938). Il fonde la philosophie de conception des PAEE (plans d'aménagement, d'extension et d'embellissement) dans laquelle est perceptible « la démarche globale prônée par l'école française, mise en application à Paris par le préfet Haussmann selon une vision reposant sur les valeurs d'hygiène, de modernisation technique, de préoccupation esthétique et de rapport à l'histoire et à la culture » (ALMI, 2003, p. 81). La portée en même temps que les limites de cet instrument sont néanmoins mises en évidence dans les travaux de Zohra Hakimi. D'un côté, le caractère global et complet de son processus intègre toutes les phases de son élaboration, depuis les approches théoriques et les débats qui les sous-tendent jusqu'aux questions d'exécution et de réalisation et, de l'autre, son fonctionnement contraignant et limité, proche de celui d'un plan d'alignement d'autorité municipale, le rend relativement inefficace (HAKIMI, 2003, p. 151 et 2011, p. 85). Avec un changement d'échelle d'intervention et l'adoption du plan d'aménagement régional (PAR) de Henri Prost et Maurice Rotival, s'ouvre pour Alger, entre 1930 et 1936, l'ère des grands travaux à travers lesquels, selon Zohra Hakimi, se mettent en place les bases essentielles de l'urbanisme moderne algérois de l'après-guerre. Le fait nouveau, perceptible dans les démarches adoptées aussi bien dans le PAEE que dans le PAR, est l'idée de « globalité et de cohérence entre l'échelle de la ville et de son territoire et celle de l'architecture qui deviennent, de manière indissociable, des terrains d'intervention de l'architecte » (COHEN, 2003, p. 160 ; HAKIMI, 2001, p. 140 et 2011, p. 87). L'œuvre de Le Corbusier à Alger en donnera plusieurs démonstrations. Son approche de la ville, puis ses projets (de 1930 à 1945) ont été étudiés à plusieurs reprises. Alex Gerber explore les voyages de l'architecte en Algérie en 1931 pour

8. Le Corbusier, Plan Obus pour Alger, 1930.

9. Léon Claro et Albert Cès, grand hall du Foyer civique dans le champ de Manœuvres, 1927-1935.

tenter de comprendre la fascination exercée par les ensembles vernaculaires de la Casbah d'Alger et du Mzab, à travers lesquels se sont construites sa vision de « la ville fonctionnelle » et « la plastique de la Méditerranée » au fondement de l'esprit de l'architecture et de l'urbanisme modernes qu'il défendra dans ses propositions pour Alger (GERBER, 1992, p. 5). Le contexte dans lequel sont dessinés ces projets est dominé par des préoccupations liées à la maîtrise de l'étalement de la ville et à la réalisation d'infrastructures de circulation capables d'assurer les liaisons entre la Casbah, le nouveau centre urbain français et la périphérie. En arrière-plan, se pose la question plus philosophique et d'ordre esthétique, mais non sans incidences sur les démarches de l'architecte, de l'impact sur le paysage et l'image de la ville et en particulier sur son identité méditerranéenne. L'emblématique série des plans OBUS que Le Corbusier a imaginé pour Alger au début des années 1930 a été examinée sous plusieurs angles d'approche lors des XVIes Rencontres de la fondation Le Corbusier (**fig. 8**) : le contexte politique et culturel, entre « système colonial et identité méditerranéenne » dans lequel ils ont vu le jour, l'impact de leurs innovations architecturales et techniques ainsi que les visions et théories sous-jacentes ; enfin leur réception dans les milieux professionnels des architectes modernistes, notamment ceux du groupe du CIAM-Alger[6] (BONILLO, 2012).

La création de la section algérienne de la Société des architectes modernes et l'organisation de l'exposition de l'architecture et de l'urbanisme d'Alger, en 1933, marquent les premiers jalons de l'architecture moderne dans la ville. Ses adeptes, un groupe de jeunes architectes parmi lesquels Marcel Lathuillière, Albert Seiller, Xavier Salvador et Léon Claro, offrent à la ville la première génération de bâtiments modernes : les immeubles d'habitation de l'avenue Sadi Carno/Hassiba Ben Bouali, les HBM du Ruisseau et du Jardin d'essai, ou encore le Foyer civique du champ de Manœuvres (**fig. 9**). Le débat sur le mouvement moderne à Alger, loin de la défiance que lui opposent les architectes en métropole, trouve un très large écho. Il se construit sur la forte critique du style néo-mauresque, dernier avatar de l'historicisme éclectique, mais surtout sur l'alternative séduisante que représentent les idées nouvelles de Le Corbusier. Son influence dans les milieux de formation des architectes à l'École des beaux-arts d'Alger est manifeste, comme le montrent les travaux de Malik Chebahi. Léon Claro, qui dirige l'institution entre 1928 et 1964 et est un « sympathisant de Le Corbusier », se prête lui-même au jeu de la modernité architecturale en proposant, dans son premier projet de l'École des beaux-arts de 1933, une mutation raisonnée du classicisme selon Fériel Achir (ACHIR, 2016). Il encourage surtout, par son ouverture d'esprit

10. Jacques Guiauchain, palais du Gouvernement général, 1929-1934, carte postale ancienne.

aux avant-gardes de l'urbanisme et l'architecture, l'éclosion d'une mouvance corbuséenne dont les principaux protagonistes, Louis Miquel et Jean de Maisonseul, forment dans les années 1950 le premier noyau de l'école corbuséenne d'Alger et la seconde génération des architectes modernistes de la ville (CHEBAHI, 2012, p. 251-265).

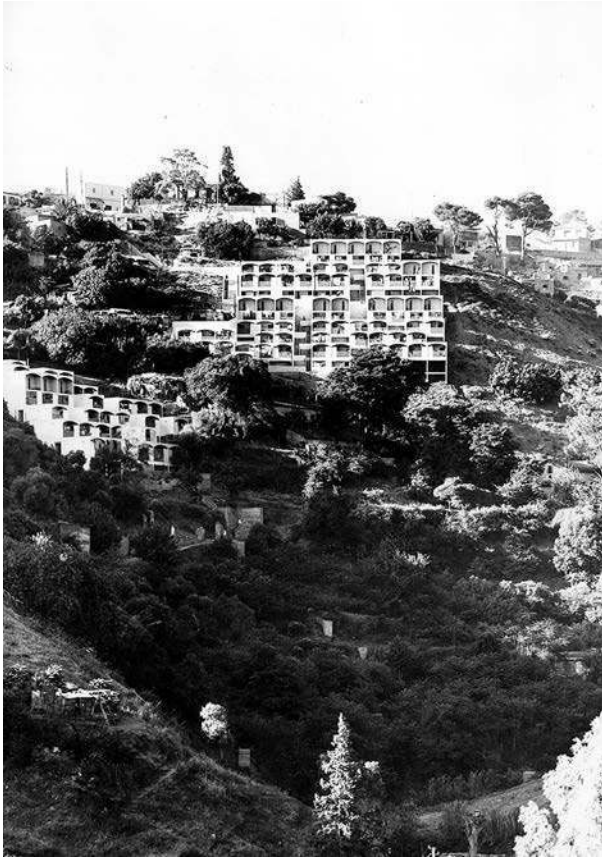
Si, au sein des ateliers de formation algérois, s'active au début des années 1930 la nouvelle génération des architectes modernistes, sur le terrain des réalisations professionnelles, l'avancée du mouvement moderne est plus modérée. Des travaux sur les formes de transition des architectures historicistes de la fin du XIXe siècle vers les nouvelles expressions de l'architecture moderne du début du XXe siècle esquissent quelques pistes de réflexion. Pour Boussad Aiche et Jean-Louis Cohen, qui analysent la production architecturale dans l'entre-deux guerres, l'émergence de la modernité est d'abord le fait de « l'attention à l'invention constructive » particulièrement forte durant cette période et qui offre à la création architecturale, encore imprégnée d'éclectisme, de nouveaux systèmes constructifs à ossature métallique ou en béton armé. Ce matériau, introduit en Algérie par l'entreprise Hennebique dès la fin du XIXe siècle, trouvera ses lettres de noblesse dans plusieurs projets réalisés par l'agence des frères Perret et dont le plus important est l'ensemble monumental du palais du Gouvernement général, lieu emblématique du discours du 4 juin 1958 du général Charles de Gaulle (Jacques Guiauchain, 1929-1934 ; **fig. 10** ; AICHE, 2012, p. 149-153 ; COHEN, 2003, p. 160-185). Sur le plan esthétique, les expressions de la modernité prennent différentes formes et se teintent de multiples nuances. Boussad Aiche en explore quelques-unes et, à travers la question du style méditerranéen, il montre les particularismes locaux qui les caractérisent dans les œuvres d'architectes émergeant sur la scène algéroise durant les années 1930 (AICHE, 2011b, p. 263-281). Selon cet auteur, la référence à la Méditerranée se construit par « la réutilisation de façon innovante et moderne des éléments de l'architecture locale ou européenne classique réinterprétés à travers un processus d'épuration et de stylisation géométrique » (à l'exemple des immeubles sur la rue Franklin-Roosevelt, du siège de la Standard-Oil ou du Musée des beaux-arts de Paul Guion, 1931-1936). Elle s'accomplit également par l'intégration

des caractéristiques climatiques de la ville et en s'inspirant de la structure de l'architecture algérienne, en particulier du modèle de la maison mauresque. Nadire Djermoune et Leila Oubouzar montrent, à travers leurs lectures des architectures algéroises des XIXe et XXe siècles, comment, paradoxalement, la modernité architecturale, avec son idéologie de la *tabula rasa*, renoue avec le type de l'architecture locale traditionnelle dans les réalisations d'Habitations à Bon Marché (HBM) de la fin des années 1920 en proposant un renouveau typologique de l'immeuble collectif à loyer[7] (DJERMOUNE, OUBOUZAR, 2011, p. 254-257). *A contrario*, Jean-Louis Bonillo, qui s'interroge lui aussi sur la valeur de modèle de la Casbah d'Alger dans les réalisations des architectes modernes, n'y voit « qu'un mythe, tout au plus un intérêt pour les dimensions anthropologiques » que certains d'entre eux, les membres du groupe CIAM d'Alger (Roland Simounet et Pierre-André Emery), ont relevées et interprétées dans leurs lectures des bidonvilles algérois (BONILLO, 2006, p. 36-38).

L'urbanisme et l'architecture modernes dans la « bataille du logement » (années 1950-1960)

De 1930 à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, de nouveaux plans d'aménagement, PAEE et PAR, se succèdent pour accompagner la croissance de la ville et affronter les défis d'une croissance démographique et économique importante. L'urbanisme de cette période, qu'examine en détail Zohra Hakimi dans sa thèse, intègre de plus en plus les paramètres de la vie sociale. Il est en particulier périodiquement traversé par la question de l'habitat, un sujet devenu source de tension et de conflits sociaux qui ne sera réellement pris en charge qu'à la fin des années 1940 dans le cadre d'un programme de développement, dit « Plan d'action communal », qui prévoit la construction d'habitations à loyers modérés et de cités de recasement pour la résorption de l'habitat précaire ainsi, et à plus grande échelle, qu'un programme de construction de plusieurs cités d'habitations pour l'agglomération algéroise (HAKIMI, 2011, p. 155-201).

Cependant, la véritable « bataille du logement », ne sera prise à bras le corps qu'entre 1953 et 1858, par la municipalité du maire Jacques Chevallier qui dote la ville d'un organe technique, l'Agence du Plan d'Alger qui a été, selon l'un de ses derniers directeurs, Jean-Jacques Deluz, un « formidable instrument de théorisation de la ville, de gestion de sa croissance et d'animation de son architecture ». C'est au sein de cette agence, dirigée par Pierre Dalloz et Gérard Hanning, que sont posés les fondements d'un urbanisme « social et humain », comme le souligne Zohra Hakimi qui, tout en poursuivant les travaux pionniers de Jean-Jacques Deluz de 1988, en étudie l'organisation, les méthodes, les démarches, les outils et leurs applications dans les instruments urbanistiques élaborés pour Alger (DELUZ, 1988, p. 63-100 ; HAKIMI, 2011, p. 215-225). Dans son évaluation de 2003 de la contribution de l'Agence d'Alger au débat sur l'urbanisme algérois des années 1950, Jean-Jacques Deluz relève l'originalité de la démarche de son tandem d'animateurs, Daloz-Hanning, qui se traduit par l'interdisciplinarité des points de vue cohabitant dans les propositions d'aménagement de la ville, par le principe du passage d'un urbanisme de réglementation et de normes à un urbanisme de gestion urbaine « vivante » et, enfin et surtout, par l'introduction d'une approche de composition urbaine paysagiste comme alternative à l'approche traditionnelle fonctionnaliste (DELUZ, 2003, p. 228-250). C'est sous le contrôle de l'Agence que sont mis en chantier, pour résorber le problème des bidonvilles et la crise du logement, plusieurs projets de grands ensembles d'habitat collectif dans la couronne algéroise. L'architecte Roland Simounet, en collaboration avec Alexis Daure et Henri Béri, dessine en 1957 les propositions les plus appropriées à la question de l'habitat pour les populations musulmanes. Ses projets (ensemble de la Montagne, cité des Carrières Jaubert mais surtout cité Djenan



11. Roland Simounet, ensemble de Djenan el-Hassan, 1957.

el-Hassan, **fig. 11**) furent publiés et largement discutés par Zeynep Çelik. Celle-ci analyse en particulier le processus d'enquête pluridisciplinaire et « inédite » menée sur le bidonville de Mahieddine par le Groupe CIAM-Alger en 1953 qui servit à la définition d'une grille des caractéristiques de l'habitat spontané correspondant, selon elle, aux « meilleures conditions définies par l'urbanisme moderne » (ÇELIK, 1997, p. 130-179, p. 186-205 et 2003, p. 206-213).

D'autres questions soulevées par l'étude du CIAM-Alger nourrissent le débat central dans l'historiographie urbaine de la ville, sur les références et les formes d'expression, dans le contexte du début des années 1950, de l'architecture moderne algérienne. Les réflexions que livre Jean Lucien Bonillo à ce sujet développent la thèse selon laquelle « la culture des architectes modernes français d'Algérie se construit, en plus du référent corbuséen et métropolitain, dans la dynamique locale d'un groupe d'artistes et d'intellectuels que domine la figure d'Albert Camus, un groupe dans lequel la question de « l'algérianité » émerge comme un sentiment très fort de construction identitaire » (BONILLO, 2012, p. 223). Ce fait est visible chez les architectes du CIAM d'Alger, en particulier, qui élaborent, dans leur grille du bidonville de Mahieddine, des propositions d'habitat dans lesquelles sont visibles les filiations aux idées de Le Corbusier tout autant que les enseignements à caractère anthropologique et sociocultural liés au mode d'habiter local, notamment au modèle de la maison mauresque (BONILLO, 2012, p. 231). L'écho de l'œuvre corbuséenne est surtout présent dans plusieurs réalisations architecturales des années 1950 selon Jean-Jacques Deluz et Jean Lucien Bonillo. Le premier y voit plusieurs tendances qui définissent des sensibilités différentes aux idées de Le Corbusier, allant de « l'imitation du modèle à la transgression de l'idée » (DELUZ, 1991, p. 23-48). Le second montre que, de Pierre-André Emery à Roland Simounet en passant par Jean Bossu, Louis Miquel, Gérard Hanning, les projets traduisent, « dans l'ordre générationnel, une prise de distance de plus en plus grande et une assimilation plus en profondeur par rapport à l'œuvre de Le Corbusier » (BONILLO, 2012, p. 233-237). Le rapport au site, au climat et à la morphologie urbaine, facteurs qui mettent en dialogue cohérent l'échelle de l'architecture et celle de la ville, d'une part, et, d'autre part, l'exhibition d'une esthétique moderne « affichée », rationnelle et puriste, sont les marques qui caractérisent les réalisations les plus emblématiques des architectes de l'école corbuséenne d'Alger dans ces années. Des exemples sont fournis par quelques travaux monographiques récents sur l'immeuble des Domaines, dernière réalisation de Jean Bossu, disciple de la première heure de Le Corbusier, ou sur l'emblématique bâtiment d'habitation de l'Aéro-Habitat de Louis Miquel, Pierre Bourlier et José Ferrer-Laloë (1952-1955 ; **fig. 12** ;

STAMBOULI, 2014 ; DOUSSON, 2014). Pour cet exemple en particulier, Nabila Stambouli explore précisément les degrés de filiation et/ou d'émancipation par rapport aux idées corbuséennes dans les solutions d'intégration urbaine adoptées (rapport au site et au climat) ou dans les propositions architecturales dessinées pour un « logis radieux et adapté ».

Une autre expression de la modernité, « plus tempérée » selon Aiche Boussad, s'exprime dans les réalisations algéroises de l'architecte Fernand Pouillon qui signe les projets des derniers grands ensembles d'habitat collectif de la seconde moitié des années 1950 commandés par le maire Chevallier : Diar es-Saada (1953-1954), Diar el-Mahçoul (1954 ; **fig. 13**) et l'ensemble de Climat de France (1957-1959 ; BACHA, 2012, p. 25-26). Nombreux sont les chercheurs qui ont consacré leurs travaux à l'œuvre monumentale de Fernand Pouillon ; ils accordent une large part à ces trois projets phares qui ont autant forcé l'admiration et la reconnaissance que la répulsion et la critique de ses pairs. Zeynep Çelik , Jean-Jacques Deluz, Xavier Malverti, Jean Lucien Bonillo et, plus récemment, Marc Bédarida et Stéphane Gruet ont entrepris de les analyser sous différents angles, apportant plusieurs éclairages sur la démarche et les références de l'architecte ainsi que sur les innovations et singularités de ses réalisations au regard de l'architecture moderne algérienne des années 1950 (ÇELIK, 1997, p. 130-179 et 2003, p. 206-213 ; DELUZ, 2001, p. 41-46 ; BONILLO, 2001 ; MALVERTI, 2001, p. 62-69 ; BÉDARIDA, 2012, p. 95-109 ; Stéphane Gruet, dans *Fernand Pouillon : humanité…*, [2010] 2013, p. 58-123)[8]. Mais si les ensembles d'Alger ont rendu Pouillon populaire en vertu de la performance de son action, de sa capacité à produire une architecture de qualité, d'exécution rapide et de faible coût, et de son introduction de techniques de construction nouvelles, ils n'ont pas été pour autant épargnés par la critique des architectes du cercle des corbuséens qui ont affiché ouvertement leur méfiance pour « l'impureté » de cette architecture, lui reprochant « la renonciation aux concepts modernes d'unité d'habitation et d'espaces verts au profit des vieilles notions d'ilot urbains » et critiquant son « utilisation anecdotique et décorative » des éléments architecturaux traditionnels (MALVERTI, 2001, p. 74-77 ; DELUZ, 2001, p. 45).

12. Louis Miquel et José Ferrer-Laloë, immeuble Aéro-Habitat, 1952-1955.

13. Fernand Pouillon, Diar el-Mahçoul, 1953-1954, carte postale ancienne.

La détérioration de la situation politique en Algérie à partir de 1958, sur fond de crise sociale, économique et politique, conduit à l'élaboration d'un nouveau plan de développement quinquennal, le « Plan de Constantine » qui reprend en grande partie les opérations

lancées par l'Agence du Plan et place encore une fois la production de logements au cœur de toutes les actions de promotion sociale. L'« urbanisme social, humain et vivant » de l'Agence du Plan laisse place, selon Jean-Jacques Deluz, à un urbanisme quantitatif de logements et d'équipements sociaux et industriels. Ahmed El-Amine Benbernou amorce, après les premières analyses de Jean-Jacques Deluz, une réflexion sur la construction de masse qui a fortement marqué le paysage algérois sous le Plan de Constantine et ses répercussions sur l'urbanité de la ville (Benbernou, 2016, p. 47-84 ; Deluz, 1988, p. 101-108). C'est en effet dans le cadre de ce programme qu'arrivent en Algérie, après dix années d'expérimentation en France, les techniques de préfabrication industrialisées qui sont utilisées dans la construction de plusieurs cités de la banlieue algéroise (les Dunes de Bellisent, les Annassers de Barthe, Diar es-Chems de Challand, etc.), donnant à voir un paysage stéréotypé, manifestation de l'urbanisme de zonage des plans directeurs en usage en métropole et expression de l'architecture « en boites d'allumettes » selon la formule consacrée de Jean-Jacques Deluz (Deluz, 1988, p. 105).

Héritage colonial et nouvelles reconfigurations nationales (1962-1980)

Si la recherche offre des matériaux qui permettent d'exposer raisonablement une vision globale de l'architecture et de l'urbanisme de la période coloniale, les travaux restent encore insuffisants pour les deux premières décennies qui ont suivi l'indépendance de l'Algérie et durant lesquelles, par la force de la politique et de l'idéologie socialistes adoptées, une nouvelle conception des politiques d'aménagement et de production du cadre bâti s'est mise en place progressivement. Dès 1981, Jean-Jacques Deluz, dans un premier essai d'analyse de la situation urbaine et architecturale de la ville d'Alger des années 1960 et 1970, s'est interrogé sur les facteurs de récupération ou de rejet du cadre bâti hérité de la période française ainsi que sur les démarches, les politiques et les actions des premières structures algériennes chargées du développement de la ville. Ses réflexions constituent, sur le strict plan de l'urbanisme et de la planification urbaine, le socle des travaux de Saïd Almi et d'Ewa Azzag qui examinent à leur tour les orientations de l'expansion spatiale d'Alger (Almi, 2002 ; Azzag-Berezowska, 2003). Jusqu'à la fin des années 1970, le processus de développement urbain se réalise à travers deux plans élaborés par le COMEDOR[9], le Schéma des structures d'Alger de 1970 et le Plan d'orientation général (POG) de 1975, qui poursuivent globalement les orientations du Plan de Constantine. Ces premiers outils urbanistiques algériens confirment l'extension amorcée durant la période française, vers l'est, le long de la baie et parallèlement aux infrastructures du port, de l'aéroport et du chemin de fer. La démarche du POG, analysée par Ewa Azzag, si elle reste de type fonctionnaliste, est novatrice par « son caractère progressif et anticipatif » et par l'introduction du projet urbain qui expérimente et vérifie, à l'échelle de la conception et de la composition urbaine, les options générales de la planification territoriale (Azzag-Berezowska, 2003, p. 269-70).

Les deux premières décennies qui suivent l'indépendance de l'Algérie sont dominées, dans le secteur de l'habitat, par le logement en masse, toujours guidé par les nécessités d'urgence quantitative plutôt que par la définition d'une nouvelle politique ou de nouvelles approches du problème (Deluz, 1989, p. 123). La recherche sur l'architecture à Alger durant cette période n'offre qu'un tableau général, le plus souvent composé de quelques brèves notices sur les réalisations les plus emblématiques de la période (Bacha, 2012, p. 27-31). On doit, là encore, à Jean-Jacques Deluz, l'un des premiers bilans sur cette production architecturale, qu'il aborde autant à partir de la question du contexte politique

14. Luigi Moretti, Hôtel el-Aurassi, 1973.

et socio-économique qui a présidé à son développement que sous l'angle plus spécifique de l'histoire et de l'évolution de ses formes et expressions esthétiques. Le cadre bâti des années 1960 et 1970, hors du périmètre de la ville française, est composé d'ensembles d'habitat de type HLM et n'offrirait, selon lui que des formules architecturales et esthétiques « d'une certaine médiocrité » et d'un fonctionnalisme minimaliste. L'auteur montre en outre que durant cette période les architectes algériens, encore en nombre très réduit, n'apportent qu'une faible participation à l'activité de construction de manière générale et que les opérations les plus importantes sont confiées à des bureaux d'étude étrangers qui introduisent une « internationalisation très forte de l'architecture » (DELUZ,1988, p. 121-134). En 2003, Youcef Kanoun et Salima Taleb ont tenté de décrypter l'idéologie des projets de prestige construits dans la jeune nation indépendante en quête de repères et de symboles qui puissent la rendre visible dans le concert des nations (KANOUN, TALEB, 2003, p. 252-265). Il s'agit d'abord des programmations décidées dans le cadre des plans du COMEDOR et du POG qui « voyaient grand », comme le note Ewa Azzag, et qui, dans une amorce de réflexion sur la métropolisation et la modernisation de la capitale, ont fait appel à une pléiade d'architectes de renommée internationale, dont Oscar Niemeyer, Kenzo Tange, Louis Skidmore, Ricardo Bofill et Luigi Moretti (AZZAG-BEREZOWSKA, 2003, p. 270). Pour l'Alger moderne des années 1970, on peut citer l'œuvre mémorable du Brésilien Oscar Niemeyer qui construit, en 1970, en périphérie de la ville, l'Université des Sciences et des Technologies Houari Boumediene et l'École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger dans une démarche moderne et rationnelle « purement formaliste », ou celle de l'Italien Luigi Moretti qui signe, en 1973, dans une écriture « monumentaliste et de tendance cubiste très forte », le projet de l'hôtel El-Aurassi, bâtiment repère dans le paysage de la baie d'Alger **(fig. 14** ; KANOUN, TALEB, 2003, p. 236-237 ; BACHA, 2012, p. 27-28**).**

En marge des projets de bâtiments officiels et des grands ensembles d'habitat qui affichent un style moderne, apatride, international et affranchi des contraintes géographiques et culturelles, des propositions pour de nouvelles formes d'architecture « algériennes » tentent de se faire une place. Elles sont l'œuvre de Fernand Pouillon, qui revient travailler en Algérie après l'indépendance, et de Abderrahmane Bouchama (1910-1985), seul architecte algérien formé à l'École des beaux-arts d'Alger avant l'indépendance. Leurs réalisations sont analysées par Jean-Jacques Deluz, Myriam Maachi-Maïza, Youcef Kanoun et Salima Taleb qui y voient des rapports manifestes, d'expressions différentes, à l'histoire locale. Pouillon poursuit, dans l'architecture des complexes touristiques de la périphérie d'Alger qui lui sont confiés (Tipaza, Zeralda et Sidi Fredj), la voie du « pittoresque et de l'éclectisme » tout en conviant, avec une maîtrise reconnue par tous ses pairs, des références locales les plus hétéroclites, mais aussi plus largement méditerranéennes (DELUZ, 1988, p. 127 ; MAACHI-MAÏZA, 2008, p. 13-26). Abderrahmane Bouchama, qui réalise notamment l'imposant Institut d'études islamiques (1969-1972), poursuit pour sa part une quête de restauration d'une architecture « nationale et authentiquement arabe » dans laquelle, et sous la forme de compositions très académiques et classiques, il fait « chanter l'arceau » de l'art andalou et tlemcénien (DELUZ, 1988, p. 127 ; KANOUN, TALEB, 2003, p. 261-262 ; BACHA, 2012, p. 27-28).

« L'apologie mystique d'une architecture passée », pour reprendre l'expression de Jean-Jacques Deluz, qui transparaît dans l'œuvre d'Abderrahmane Bouchama ne trouvera qu'un faible écho chez les architectes du début de la décennie des années 1980 qui dessinent les grands projets marqueurs des nouvelles centralités de la ville[10] (DELUZ, 1988, p. 128). Les écritures architecturales caractérisant ces dernières réalisations, classées sous le qualificatif général de « postmodernes », ont résolument amorcé la transformation du paysage d'Alger (BACHA, 2012, p. 27). Les nouvelles formes urbaines et les images qu'elles donnent à voir, sujets encore très peu explorés par la recherche, interrogent les modèles esthétiques réinventés

par les villes « marquées du sceau colonial » et sur les sens qu'elles produisent. Les travaux de Sylviane Leprun, entrepris pour quelques villes d'Afrique et du Maghreb, discutent de manière « essayiste », pour le cas d'Alger, l'idée selon laquelle les aménagements urbains et les expressions architecturales de la ville contemporaine se construisent dans une modernité « transculturelle et globalisante qui intègre les résistances spatiales et anthropologiques d'histoires complexes », dont l'une des plus visibles est incontestablement celle héritée de l'ordre colonial (LEPRUN, 2002, p. 346-350).

Notes

1. Le colloque de 2002 s'est tenu les 4, 5 et 6 mai à Alger et a été organisé par l'Ecole polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger-EPAU et l'Université d'Alger, Faculté des sciences sociales et humaines. L'exposition de 2003 a été organisée par l'Institut français d'architecture – Cité de l'architecture et du patrimoine, au Palais de la Porte dorée, du 25 juin au 14 septembre.

2. Voir le site : http://arvha.org/euromed/index_euromed.htm (consulté le 29 décembre 2017).

3. Institut national d'histoire de l'art (INHA), Villes et architecture des terrains ex-coloniaux (XIXe-XXe siècles). Base de données bibliographiques réalisée par Sophie Brones, consultable à l'adresse : https://www.inha.fr/_resources/recherche/Villes%2520et%2520terrains%2520coloniaux/bibliographie%2520Villes%2520et%2520terrains%2520coloniaux/2a-%2520Bibliographie_ArchitectureTerrainsColoniaux.pdf.

4. Les trois palais situés dans la basse Casbah formaient le complexe politico-administratif turc d'El-Djanina. Le palais dit Dâr Aziza Bent el-Bey a été occupé dès 1838 par le siège de l'évêché puis de l'archevêché, celui de Hassan Pacha a accueilli dès 1835 la résidence d'Hiver du gouverneur et enfin celui de Mustapha Pacha, après avoir servi de résidence aux membres de l'état-major militaire devint, en 1863, la Bibliothèque-musée nationale. Voir notamment Bué-Vidal, 2012, p. 43-59 et Piaton *et al.*, 2016, p. 83-87.

5. Des travaux monographiques sont menés depuis plusieurs années à l'École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger (EPAU), sous la forme de mémoires de magistères et de masters qui constituent, au sein d'un atelier de formation doctorale du Laboratoire de recherche Ville Architecture et Patrimoine (LVAP), les phases préparatoires des projets d'intervention ou l'argumentaire des dossiers de classement des édifices.

6. Le groupe du CIAM-Alger (Congrès international de l'architecture moderne qui s'est tenu à Alger en 1953) est composé de jeunes architectes qui se sont rassemblés, dès 1951, notamment autour de la question de l'habitat précaire à Alger et à laquelle ils apportèrent des solutions nouvelles issues de leurs analyses socio-culturelles, architecturales et urbanistiques des bidonvilles de la ville. Parmi ces architectes se trouvent Pierre-André Emery, Jean de Maisonseul, Louis Miquel, Jean-Pierre Faure et Roland Simounet.

7. Voir les exemples des HBM du boulevard Verdun de Léon Preuilh, 1927, de La boucle Pérez de Tony Soccard et François Bienvenu, 1936.

8. Voir aussi la contribution de Feriel Ines Boulbene-Mouadji : « Fernand Pouillon : un bilan historiographique », dans ce volume, p. 201-210.

9. Le COMEDOR est le Comité permanent d'études, de développement et d'organisation du grand Alger, créé en novembre 1968. Il sera chargé de l'élaboration des premiers instruments gérant le développement de l'urbanisme algérois d'après l'indépendance.

10. Les exemples les plus significatifs sont : Le complexe de Riadh el-Feth avec le Musée central de l'armée à El-Madania (ex Golf), le palais de la Culture sur le plateau des Annaser, la nouvelle Bibliothèque nationale du Hamma près du jardin d'Essai, etc.

Bibliographie

– Achir, 2015 : Fériel Achir, *Léon Claro et l'École des Beaux-arts d'Alger : entre classicisme et modernité*, mémoire de master, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2015.

– Aiche, 2008 : Boussad Aiche, « L'art déco et les prémisses de l'architecture moderne à Alger », dans Antonio Bravo Nieto (dir), *Arquitecturas Art déco en el Mediterraneo. I Congresso internacional Ciudad y patrimonio, Art Déco, modelos de modernidad*, Barcelone, 2008, p. 255-286.

– Aiche, 2011a : Boussad Aiche, *Architectures des années trente à Alger. Les figures de la modernité*, thèse de doctorat, université Michel de Montaigne – Bordeaux 3, Bordeaux, 2011.

– Aiche, 2011b : Boussad Aiche, « Figures de l'architecture algéroise des années 1930 : Paul Guion et Marcel Lathuillère », dans Myriam Bacha (dir.), *Architecture au Maghreb : réinvention du patrimoine (XIXe-XXe siècles)*, Tours/Tunis, 2011, p. 263-281.

– Aiche, 2012: Boussad Aiche, « L'agence Hennebique et les figures de la modernité algéroise », dans Claudine Piaton, David Peyceré et Ezio Godoli (dir.), *Construire au-delà de la Méditerranée, L'apport des archives d'entreprises européennes (1860-1970)*, Arles, 2012, p. 149-153.

– Aiche, Cherbi, 2005 : Boussad Aiche, Farida Cherbi, « Connaissance et reconnaissance du patrimoine, 1830-1962 », dans Jean-Baptiste Minnaert (dir.), *Histoires d'Architectures en Méditerranée XIXe-XXe siècles : écrire l'histoire d'un héritage bâti*, 2005, p. 103-114.

– *Alger : paysage urbain…*, 2003 : *Alger : paysage urbain et architectures, 1800-2000*, Jean-Louis Cohen, Nabila Oulebsir, Youcef Kanoun (dir.), cat. exp. (Paris, Palais de la porte Dorée, 2003), Paris/Besançon, 2003.

– Alliche, 2017 : Soumia Alliche, *Le parcours d'Albert Ballu entre discours et projets*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2017.

– Almi, 2002 : Saïd Almi, *Urbanisme et colonisation : présence française en Algérie*, Liège, 2002.

– Azil, 2016 : Cheima Azil, *L'architecture religieuse chrétienne d'Alger. L'église Sainte Marcienne*, mémoire de master, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2016.

– Azzag-Berezowska, 2003 : Ewa-Azzag-Berezowska, « La planification urbaine, orientations récentes », dans *Alger : paysage urbain…*, 2003, p. 266-277.

– Baba Ahmed-Kassab *et al.*, 2004 : Tsouria Baba Ahmed-Kassab, Nasreddine Kassab, Sadek Benkada, Abdelkader Kohli, José Vandevoorde et Laâla Boulbir, *Sur les traces de la modernité, 50 ans d'architecture : Alger, Oran et Annaba : guide*, Bruxelles, 2004.

– Baba Ahmed *et al.*, 2013 : Tsouria Baba Ahmed, Nabila Chérif, Louis Moya, et Carlos F. Salgado (dir.), *Méthode de réhabilitation d'un centre historique : diagnostic du quartier Ben Mhidi-Alger*, Alger, 2013.

– Bacha, 2012 : Myriam Bacha (dir.), *Carte du patrimoine architectural XIXe-XXe siècles d'Alger*, [s.l], 2012.

– Bédarida, 2012 : Marc Bédarida, *Fernand Pouillon*, Paris, 2012.

– Belouchrani-Amrouche, 2017 : Wahiba Belouchrani-Amrouche, *Le paysage urbain algérois des XIXe et XXe siècles. Du système ornemental ferronnier au système de la façade*, thèse de doctorat, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2017.

– Benbernou, 2016 : Ahmed El-Amine Benbernou, « La ville d'Alger à l'heure du Plan de Constantine », dans Mohamed Srir (dir.), *Dynamique urbaine à Alger :*

la (re)fabrication de la ville en questions, Paris, 2016, p. 47-84.
– BENOUNICHE, 2012 : Nazim Kamel Benouniche, *Les édifices palatiaux à Alger. Cas de Dâr Hasan Pacha*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2012.
– BERNOU, 2014 : Semha Bernou, *Contribution à la lecture typologique du bâti résidentiel colonial d'Alger. Cas des immeubles de rapport à cour centrale distributive entre 1830 et 1930*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2014.
– BERQUE, 1978 : Jacques Berque, *L'intérieur du Maghreb (XVe-XIXe siècles)*, Paris, 1978.
– BONILLO, 2001 : Jean Lucien Bonillo (dir.), *Fernand Pouillon, architecte méditerranéen*, Marseille, 2001.
– BONILLO, 2006 : Jean Lucien Bonillo, « Les architectes modernes et les enseignements de la Casbah », dans *La pensée de midi*, vol. 2, nº 18, 2006, p. 31-38 [en ligne, URL : https://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2006-2-page-31.htm (consulté le 2 novembre 2017)].
– BONILLO, 2012 : Jean Lucien Bonillo (dir.), *Le Corbusier, visions d'Alger*, actes du colloque (XVIes Rencontres de la Fondation Le Corbusier, Marseille, Maison de l'architecture et de la ville, 2010), Paris, 2012.
– BUÉ-VIDAL, 2012 : Marion Bué-Vidal, *Villas et palais d'Alger du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, 2012.
– BURTH-LEVETTO, 1994 : Stéphanie Burth-Levetto, « Le service des bâtiments civils en Algérie (1843-1872). Entre discours et réalité », dans Catherine Bruant, Sylviane Leprun et Mercedes Volait (dir.), *Figures de l'orientalisme en architecture*, numéro spécial de *Remmm*, nº 73-74, 1994, p. 137-152 [en ligne, DOI : 10.3406/remmm.1994.1672 (consulté le 3 novembre 2017)].

– ÇELIK, 1997 : Zeynep Çelik, *Urban Forms and Colonial Confrontations: Algiers under French Rule*, Berkeley, 1997, p. 130-179.
– ÇELIK, 2003 : Zeynep Çelik, « Bidonvilles, CIAM et grands ensembles », dans *Alger : paysage urbain…*, 2003, p. 186-227.
– CHABBI-CHEMROUK *et al.*, 2002 : Naïma Chabbi-Chemrouk, Nadia Djellal-Assari, Madani Safar-Zitoun, Rachid Sidi Boumediene (dir.), *Alger : lumières sur la ville*, actes de colloque (Alger, 2002), Alger, 2002.
– CHEBAHI, 2012 : Malik Chebahi, « L'entre-deux-guerres : l'École des Beaux-arts d'Alger sous l'influence de Le Corbusier », dans BONILLO, 2012, p. 251-265.
– CHEBAHI, 2013 : Malik Chebahi, *L'enseignement de l'architecture à l'École des Beaux-arts d'Alger et le modèle métropolitain : réceptions et appropriation*, thèse de doctorat, Université Paris-Est Marne-La-Vallée, 2013.
– CHÉRIF *et al.*, 2013 : Nabila Chérif, Said Dahmani, Omar Hachi, Dalila Orfali, *Algérie, Palais et somptueuses résidences*, Alger, 2013.
– CHÉRIF, 2013 : Nabila Chérif, « L'art de bâtir à Alger entre 1830 et 1930 : entre savoir-faire traditionnel et importations métropolitaines », dans *RIPAM*, 5, 2013, p. 99-103.
– CHÉRIF, 2014 : Nabila Chérif, « Prémices de l'architecture néo-mauresque et arabisante dans les édifices religieux chrétiens d'Alger », dans *Arabisance et néo-mauresque. Rapport de l'architecture moderne au Maghreb à la tradition et au patrimoine*, actes du colloque « Arabisance. Rapport de l'architecture moderne au Maghreb, à la tradition et au patrimoine », Tunis, 2014, publié dans *Archi-Mag* [en ligne, URL :http://archi-mag.com/wp/?p=1523 (consulté le 2 octobre 2016)].
– COHEN, 2003 : Jean-Louis Cohen, « Le Corbusier, Perret et les figures d'un Alger moderne », dans *Alger : paysage urbain…*, 2003, p. 160-185
– CRESTI, 1982 : Federico Cresti, « Alger, 1830-1860 », dans *Urbi*, nº VI, 1982, p. XVI-XXIV.

– DELUZ, 1988 : Jean-Jacques Deluz, *L'urbanisme et l'architecture d'Alger. Aperçu critique*, Paris/Alger, 1988.
– DELUZ, 1991 : Jean-Jacques Deluz, « Quelques réflexions sur Le Corbusier et l'Algérie », dans Jean-Lucien Bonillo et Gérard Monnier (dir.), *La Méditerranée de Le Corbusier*, actes de colloque (Marseille, École d'architecture/université de Provence, 1987), Aix-en-Provence, 1991, p. 23-48.
– DELUZ, 2001 : Jean-Jacques Deluz, *Alger, Chroniques urbaines*, Paris, 2001.
– DELUZ, 2003 : Jean-Jacques Deluz, « L'Agence du Plan », dans *Alger : paysage urbain…*, 2003, p. 228-250.
– DELUZ, 2010 : Jean-Jacques Deluz, *Le tout et le fragment*, Alger, 2010.
– DIF, 2016 : Samiha Dif, *Henri Petit, figure emblématique de la Belle époque algéroise*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2016.
– DJALLAL-HIMEUR, 2014 : Dalila Djallal-Himeur, *Les portes des immeubles de rapport d'Alger (1830-1930. Quartier Ben Mhidi (ex-d'Isly)*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2014.
– DJERMOUNE, OUBOUZAR, 2011 : Nadir Djermoune, Leïla Oubouzar, « De l'orientalisme éclectique à l'abstraction moderne. Une lecture typologique des architectures algéroises des XIXeet XXe siècles », dans Myriam Bacha (dir.), *Architecture au Maghreb : réinvention du patrimoine (XIXe-XXe siècles)*, Tours/Tunis, 2011, p. 254-257.
– DOUSSON, 2014 : Xavier Dousson, *Jean Bossu, une trajectoire moderne singulière*, Paris, 2014.
– DRIOUECHE, 2002 : Nadjiba Drioueche, *Contribution à l'enrichissement de l'architecture palatine : Dâr Aziza bey, mémoire de la Djénina d'Alger*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – EPAU, Alger, 2002.

– GERBER, 1992 : Alex Gerber, *L'Algérie de Le Corbusier. Les voyages de 1931*, thèse de doctorat, École polytechnique fédérale de Lausanne, Lausanne, 1992.
– GRANGAUD, OUALDI, 2014 : Isabelle Grangaud et M'hamed Oualdi, « Tout est-il colonial dans le Maghreb ? Ce que les travaux des historiens modernistes peuvent apporter », dans *L'Année du Maghreb*, nº 10, 2014 [en ligne, URL : http://journals.openedition.org/anneemaghreb/2103 ; DOI : 10.4000/anneemaghreb.2103 (consulté le 8 janvier 2018)].

– HADJILAH, 2014 : Asma Hadjilah, *La rue Bab Azoun Bab el-Oued. Histoire, topographie, étude architecturale et urbaine*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2014.
– HADJILAH, 2015 :« Les ciels-ouverts d'Alger, un savoir-faire importé », dans *e-Phaïstos – Revue d'histoire des techniques*, vol. IV-2, 2015 [en ligne, URL : http://ephaistos.revues.org/818 (consulté le 15 mai 2017)].
– HAKIMI, 2003 : Zohra Hakimi, « René Danger et Henri Prost et le début de la planification urbaine à Alger », dans *Alger : paysage urbain…*, 2003, p. 140-159.
– HAKIMI, 2005 : Zohra Hakimi, « Le développement l'urbanisme de plan à Alger durant la période coloniale », dans Hélène Vacher (dir.), *Villes coloniales aux XIXe-XXe siècles. D'un sujet d'action à un objet d'histoire (Algérie, Maroc, Libye et Iran) : essais et guide bibliographiques*, Paris, 2005.
– HAKIMI, 2011 : Zohra Hakimi, *Alger, politiques urbaines 1846-1958*, Saint-Denis, 2011.

– HAMZAOUI-BALAMANE, 2012 : Nadia Hamzaoui-Balamane, *Le quartier de l'Agha à Alger. Essai de restitution topographique et urbaine depuis la période ottomane jusqu'au Second Empire*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – EPAU, Alger, 2012.
– HORRA, 2015 : Mounir Horra, *Médersas d'Alger, de Tlemcen et de Constantine, contribution à la connaissance d'un style néo mauresque officiel*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2015.

– JORDI, 1998 : Jean-Jacques Jordi, « Alger 1830-1930, ou une certaine idée de la construction de la France », dans *Méditerranée*, t. 89, nº 2-3, 1998, p. 29-34.

– KOUMAS, NAFA, 2003: Ahmed Koumas, Chéhrazade Nafa, *L'Algérie et son patrimoine : dessins français du XIXe siècle*, Paris, 2003.

– LAMMALI, 2016 : Nesrine Lammali, *L'apport des Guiauchain au patrimoine architectural algérois*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2016.
– LEPRUN, 2002 : Sylviane Leprun, « Nouvelles esthétiques urbaines de l'Afrique et du Maghreb. Propositions pour une lecture du cadre algérois », dans CHABBI-CHEMROUK *et al.*, 2002, p. 346-350.

– MAACHI-MAÏZA, 2008 : Myriam Maachi-Maïza, « L'architecture de Fernand Pouillon en Algérie », dans *Insâniyat*, nº 42, 2008, p. 13-26 [en ligne, URL : http://insaniyat.revues.org/6707 ; DOI : 10.4000/insaniyat.6707 (consulté le 2 novembre 2017)].
– MALVERTI, 1994 : Xavier Malverti, « Les officier du Génie et le dessin des villes en Algérie », dans Catherine Bruant, Sylviane Leprun et Mercedes Volait (dir.), *Figures de l'orientalisme en architecture*, numéro spécial de *Remmm*, nº 73-74, 1994, p. 231-235 [en ligne, DOI : 10.3406/remmm.1994.1679 (consulté le 3 novembre 2017)].
– MALVERTI, 2001 : Xavier Malverti, « La saga algérienne », dans BONILLO, 2001, p. 62-77.

– OUAHES, 2008 : Rachid Ouahes, *Le forum et l'informe : projet et régulation politique à Alger, 1830-60*, thèse de doctorat, université Paris 8, 2008.
– OULD ALI-HAMMOUDI, 2014 : Rymel Ould Ali-Hammoudi, *Les immeubles de rapport néo-mauresques à Alger. Étude architecturale du quartier de l'Oriental (ex. Debussy)*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2014.
– OULEBSIR, 1994 : Nabila Oulebsir, « La découverte des monuments de l'Algérie. Les missions d'Amable Ravoisié et d'Edmond Duthoit (1840-1880) », dans Catherine Bruant, Sylviane Leprun et Mercedes Volait (dir.), *Figures de l'orientalisme en architecture*, numéro spécial de *Remmm*, nº 73-74, 1994, p. 57-76 [en ligne, DOI : 10.3406/remmm.1994.1667 (consulté le 3 novembre 2017)].
– OULEBSIR, 2003 : Nabila Oulebsir, « Les ambigüités du régionalisme : le style néo mauresque », dans *Alger : paysage urbain…*, 2003, p. 104-139.
– OULEBSIR, 2004 : Nabila Oulebsir, *Les usages du patrimoine : monuments, musées et politiques coloniales en Algérie (1830-1930)*, Paris, 2004.

– PELTRE, 2003 : Christine Peltre, « Entre Constantinople et Zanzibar, le nouvel Alger au miroir des voyages », dans *Alger : paysage urbain…*, 2003, p. 126-139.
– PETRUCCIOLI, 1992 : Attilio Petruccioli, « Alger 1830-1930, pour une lecture typologique des immeubles d'habitation », dans *Environmental Design: Journal of the Islamic Environmental Design Research Centre*, nº 1-2, 1992, p. 104-117.
– PIATON *et al.*, 2016 : Claudine Piaton, Juliette Hueber, Boussad Aiche et Thierry Lochard, *Alger : ville et architecture, 1830-1940*, Arnaud du Boistesselin (photographies), Arles/Alger, 2016.
– PIATON, CHEBAHI, 2016 : Claudine Piaton, Malik Chebahi, « Architectes d'Alger 1830-1940 », dans PIATON *et al.*, 2016, p. 31-49.
– PICARD, 1994: Aleth Picard, « Architecture et urbanisme en Algérie. D'une rive à l'autre (1830-1962) », dans Catherine Bruant, Sylviane Leprun et Mercedes Volait (dir.), *Figures de l'orientalisme en architecture*, numéro spécial de *Remmm*, nº 73-74, 1994, p. 121-136 [en ligne, DOI : 10.3406/remmm.1994.1667 (consulté le 3 novembre 2017)].
– *Fernand Pouillon : humanité…*, (2010) 2013 : *Fernand Pouillon : humanité et grandeur d'un habitat pour tous*, Stéphane Gruet (dir), cat. exp. (Toulouse, Centre méridional de l'architecture et de la ville, 2010), Toulouse, 2013.

– SAFIR, 2011 : Mohand Ousaid Safir, *Le patrimoine ferroviaire des XIXe et XXe siècles en Algérie : identification et valorisation*, mémoire de magistère, Université Mouloud Mammeri, Tizi Ouzou, 2011.
– SAIDOUNI, 1995 : Maouia Saidouni, *Rapport de force dans l'urbanisme colonial algérois (1855-1935), ou De la genèse de l'aménagement urbain à Alger*, thèse de doctorat, université Paris 8, 1995.
– SAMAR, 2004 : Kamel Samar, *Contribution à la connaissance de l'architecture néo-mauresque à Alger : cas de la Grande Poste*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – EPAU, Alger, 2004.
– STAMBOULI, 2014 : Nabila Stambouli, *L'École corbuséenne d'Alger et l'œuvre de l'architecte Louis Miquel dans les ensembles d'habitat collectifs : cas de l'Aéro Habitat et la cité Sellier*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – EPAU/LVAP, Alger, 2014.

– TOUARIGT, 2003 : Assia Touarigt, *Monographie de Dâr Mustapha Pacha, influence du contexte historique sur la production architecturale palatine à Alger vers la fin de la période ottomane*, mémoire de magistère, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – EPAU, Alger, 2003.

– ZENGADI, 2016 : Hana Zengadi, *L'église Saint Charles-Sainte Marie (mosquée Al Rahma). Origine et filiation d'une architecture religieuse de la fin du XIXe siècle*, mémoire de master, École polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger – LVAP/EPAU, Alger, 2016.